

## Anthropologie et Sociétés



**Richard F. SALISBURY : A Homeland for the Cree. Regional Development in James Bay, 1971-1981. McGill-Queen's University Press, Kingston et Montréal, 1986, 172 p., biblio., index.**

François Trudel

Volume 12, numéro 2, 1988

Les enfants nomades

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015032ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015032ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trudel, F. (1988). Compte rendu de [Richard F. SALISBURY : A Homeland for the Cree. Regional Development in James Bay, 1971-1981. McGill-Queen's University Press, Kingston et Montréal, 1986, 172 p., biblio., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 12(2), 183-184. <https://doi.org/10.7202/015032ar>

---

Richard F. SALISBURY : *A Homeland for the Cree. Regional Development in James Bay, 1971-1981*, McGill-Queen's University Press, Kingston et Montréal, 1986, 172 p., biblio., index.

Richard Salisbury est bien connu pour sa contribution aux domaines de l'anthropologie économique, l'anthropologie appliquée et l'anthropologie du développement. Après des terrains en Nouvelle-Guinée et en Guyane, entre 1952 et 1971, il est devenu pendant plus d'une décennie directeur du programme d'anthropologie du développement à l'université McGill et, à ce titre, il a effectué et supervisé de nombreuses recherches (dont celles de Harvey Feit et Ignatius La Rusic) sur les impacts socio-économiques des projets hydro-électriques chez les Cris de la baie James. Il livre ici une synthèse des connaissances sur le développement socio-économique récent de ce groupe autochtone, sous la forme d'une comparaison entre la société crie de 1971 (partie I, un chapitre) et celle de 1981 (partie II, cinq chapitres), ainsi que d'une analyse de la nature des principaux changements survenus au cours de cette période (partie III, un chapitre). Un bref épilogue traite, à la fin de l'ouvrage, des rapports entre les anthropologues et les Cris.

Selon Salisbury, les Cris étaient rassemblés, en 1971, en huit « bandes villageoises », administrées par le ministère des Affaires indiennes. Ils avaient incorporé historiquement un éventail considérable d'innovations et avaient développé chacun de leurs villages, mais ils souhaitaient une amélioration et une régionalisation des divers services à leur disposition. Survint la « crise », le projet hydro-électrique de la baie James. Cette crise rassemble les Cris autour d'une opposition commune au projet et crée une unité entre les villages qui n'existait pas auparavant. Dix années plus tard, en 1981, les Cris sont devenus une véritable « société régionale » ; il y a nettement plus de services divers dans chacun des villages et ces services sont coordonnés par des organismes régionaux sous le contrôle administratif, au moins nominal, des Cris. L'économie s'est diversifiée, la politique locale et régionale s'est développée et le système scolaire s'est structuré. Les Cris en sont venus peu à peu à fonctionner comme une unité à l'intérieur de la structure nationale. La région, plutôt que le village, est maintenant devenue leur pays natal, leur « homeland ».

C'est surtout l'approche adoptée pour rendre compte de cette dynamique sociale chez les Cris qui retient l'attention. Salisbury écarte carrément l'approche métropole-territoires éloignés ou centre-périphérie, qualifiée d'ethnocentrique et de simpliste (p. 6-7, 9). Il critique aussi certains anthropologues qui ont travaillé dans le Nord, comme Robert Paine, pour avoir concentré leur attention sur les agissements des Blancs uniquement à l'intérieur des villages qu'ils étudiaient. Ce qu'ils ont négligé, c'est l'articulation *entre villages*, qui a été un facteur critique de l'évolution des Cris, et qui peut le mieux se comprendre par certains concepts-clés, comme ceux d'« économie de services », de « bureaucratiation » et de « stratégie ethnique ».

En bref, l'argumentation de Salisbury à ce sujet est la suivante : durant une décennie, l'État a développé une économie de services chez les Cris, ce qui a entraîné une bureaucratiation et un affaiblissement du pouvoir local. En réaction, les Cris ont développé une stratégie ethnique. Stratégie ethnique. Voilà, le mot est lancé. Parce que ce que Salisbury veut nous dire finalement dans ce livre, et c'est sans doute là sa principale originalité, c'est que les Cris ont réussi à élaborer, malgré la domination de l'État et à l'intérieur de ses structures, des méthodes particulières pour garder le contrôle de leur propre vie : émergence de structures politiques et administratives crie, emphase sur la langue vernaculaire et sur la continuité et l'identité culturelle, défense acharnée de leurs droits, etc. C'est là, comme le dit l'auteur, une stratégie commune à tous les petits groupes placés dans de grands ensembles étatiques, mais ce qui est intéressant chez les Cris,

c'est qu'elle a été un *succès*, qu'elle a conduit à l'émergence d'une véritable société régionale.

Pourquoi? Pour tout un ensemble de raisons, identifiées au chapitre sept: acceptation, de la part des autorités gouvernementales, du principe de décentralisation; homogénéité culturelle des Cris; développement d'une conscience d'unité régionale, à la suite de la crise suscitée par le projet hydro-électrique de la baie James en 1971; disponibilité de personnel à un niveau local pour faire fonctionner l'économie de services; existence d'une économie de subsistance locale viable; diversification de l'économie; capacité pour les Cris de planifier à moyen et à long terme, grâce à la Convention.

Nous sommes donc loin d'une analyse qui fait des Cris des victimes plus ou moins volontaires du développement. L'insistance de l'auteur pour faire de la société régionale des Cris un modèle de développement pour d'autres régions périphériques du Canada (p. 11-12, 147) et pour valoriser le rôle anthropologique de consultant (p. 156), sa très (trop?) grande prudence à reconnaître l'existence de divisions de classes dans cette société autochtone (p. 110, 114), son silence au sujet de certains effets importants du projet de la baie James (pollution par le mercure, etc.), pourrait même faire croire qu'il s'agit d'une approche non critique du développement.

Les partisans les plus farouches de l'approche métropole-territoires éloignés en seront convaincus. Disons plutôt que *A Homeland for the Cree* cherche à montrer qu'au-delà de l'action des hommes d'affaires, des politiciens et des bureaucrates du Sud, il y a les Cris et que ces Cris n'ont pas été de simples acteurs passifs dans tout ce qui a suivi le projet de la baie James. Ce faisant, Salisbury élabore une approche originale du développement et une synthèse personnelle très fouillée d'une foule d'études diverses sur les Cris (essentiellement celles réalisées par les étudiants et professionnels de l'université McGill). Sa publication met en plus à la disposition d'un vaste public une image détaillée du développement récent d'un groupe autochtone des régions nordiques du Canada, un sujet peu étudié.

Stratégie ethnique, soit. Aux côtés de celle-ci, par contre, des éléments de l'approche métropole-territoires éloignés (Usher et al.), comme d'ailleurs d'autres approches, comme celles du quart monde (Dick et al.) ou de la techno-bureaucratie du Welfare State (Simard et al.), devront encore, à mon avis, faire partie de nos réflexions et discussions pendant longtemps, parce que lorsqu'on parle de changement ou de développement, il est rare que les questions et les réponses à formuler soient simples et bien tranchées. La multiplication des approches en est la meilleure preuve.

François Trudel  
Département d'anthropologie  
Université Laval